

Rencontre avec Krzysztof Piesiewicz

« La libération polonaise est allée de pair avec la gigantesque révolution des télécommunications dans les années 1990. Il a fallu s'emparer de ces deux éléments, à la fois construire un pays nouveau et entrer dans cette civilisation de communication de masse »



Łódź, 2008 © CÉDRIC GERBEHAY/AGENCE VU'



Une fois achevées ses études de droit à Varsovie, c'est d'abord comme avocat que **Krzysztof Piesiewicz** s'engage dans la vie politique polonaise. À partir de la fin des années 1970, il se rapproche de *Solidarność*, défend ouvriers et syndicalistes qui s'opposent au régime, et participe notamment à la poursuite judiciaire des assassins du Père Jerzy Popiełuszko.

En 1982, il fait la rencontre de l'animateur Krzysztof Kieślowski – lequel projette alors de faire un documentaire sur les procès politiques à l'heure de l'instauration de la loi martiale (juillet 1981- 1983) par le Général Jaruzelski. Se rendant compte que leur présence au tribunal influe favorablement sur le traitement des accusés mais rend difficile la mise en évidence des manipulations juridiques à l'œuvre dans ces procès, les deux hommes décident de recourir plutôt à la fiction et co-écrivent *Sans fin* (1984). Ce premier compagnonnage marque le début d'une fructueuse collaboration au long de laquelle ils écriront ensemble une quinzaine de scénarios.

Inspiré par un polyptique vu dans un musée de Varsovie, Piesiewicz convainc Kieślowski de faire un film sur les Dix Commandements. Plus qu'une illustration des lois bibliques, les dix épisodes du *Décatalogue* (1988) mettent en scène des individus modernes confrontés à des choix moraux et aux conséquences de leurs actes les plus terribles (mensonge, adultère, meurtre, etc.) Située pendant la période de Noël dans une « cité HLM » du Nord de Varsovie, l'action dépeint des personnages d'une grande humanité : « *le scénario ne comporte aucune scène qui n'ait été vécue dans ma propre vie, ou dans celle de Kieślowski* », confie Piesiewicz – sources auxquelles s'ajoutent les situations vécues par Hanna Krall (co-scénariste) et par les acteurs. D'abord attentivement suivi à la télévision polonaise, le film connaît un grand succès en Europe de l'Ouest, surtout après que deux épisodes (5 et 6) sont montés pour le cinéma : *Tu ne tueras point* et *Brève histoire d'amour*. En germe dans le *Décatalogue*, l'idée des destins croisés, des rencontres inabouties ou in-extremis prend corps quelques années plus tard dans le triptyque *Trois couleurs : Bleu, Blanc Rouge* (1993-1994).

Au début des années 1990, Krzysztof Piesiewicz entre sur la scène électorale polonaise. Elu sénateur de Varsovie pour la première fois en 1991, puis en 1997 en tant que représentant de l'Alliance électorale Solidarité (*RS AWS* : rassemblement de partis politiques de centre droit issus de *Solidarność*), il mène aujourd'hui son cinquième mandat au Sénat polonais, en tant qu'élu de la Plateforme civique.

Aziliz Gouez et Katarzyna Biniaszczyk l'ont rencontré chez lui, à Stary Żoliborz.

Aziliz Gouez est chercheuse à *Notre Europe*, **Katarzyna Biniaszczyk** est assistante parlementaire d'un député européen polonais.

Propos recueillis dans le cadre du projet « **Fabriques de l'Europe** ».

Une première question, qui se rapporte aux débuts de votre carrière : quel sens cela avait-il pour vous que d'exercer le métier d'avocat à l'époque du régime communiste ?

C'est une question très difficile et complexe puisqu'elle ne concerne pas seulement mon travail mais ce que nous vivions il y a vingt-cinq ans. J'ai gardé de vifs sentiments pour cette époque, et je vais vous dire quelque chose qui va vous paraître étrange du point de vue des relations humaines : je me sentais beaucoup mieux alors qu'aujourd'hui. Le manque de liberté provoquait des attachements et de l'empathie.

Il faut dire que ce manque de liberté était assez spécial. La Pologne n'était pas un camp de concentration. C'était, comme l'a dit un jour un de mes amis opposants au régime, « la plus joyeuse baraque du camp ». Cette sombre plaisanterie décrit bien la réalité de l'époque car le communisme était vécu comme un système imposé de l'extérieur. Et malgré les souffrances, malgré les humiliations, il n'était considéré que comme une longue interruption. Cela est sans doute choquant et paradoxal mais les gens me semblaient plus enclins qu'aujourd'hui à chercher le sens des choses. Ils comprenaient mieux les douleurs, les désespoirs. Je ne dis pas ceci pour affirmer que le présent est pire qu'avant ; je le dis pour réfléchir à ce qu'on peut sauver de cette période.

Pour employer le langage de Václav Havel nous vivions *un beau discours intérieur*. Ce discours intérieur a permis d'accomplir une révolution sans révolution. Je sais que jamais dans ma vie je ne ressentirai à nouveau cette ambiance, cette proximité, ces mains jointes, ce sentiment de communauté qui nous a habité pendant les trente journées d'août 1980. Cette atmosphère a libéré une incroyable vaillance – ce qui s'est produit en septembre 1980 en Pologne ne peut être comparé qu'à la révolution de Gandhi.

En quel sens ?

Au sens où Gandhi a essayé et est parvenu à obtenir des changements dans l'homme et non à liquider l'adversaire. Je donnerai un exemple de l'histoire déjà lointaine : Thomas Jefferson possédait des esclaves mais il était un adversaire acharné de l'esclavagisme. C'est-à-dire qu'il vivait dans un système où l'esclavage existait encore, mais il avait en lui un tout autre discours intérieur.

Je me suis forgé cette hypothèse que le moins responsable de l'Holocauste était Adolf Hitler. Les responsables sont ceux qui lui ont permis d'exister, qui l'ont porté au pouvoir, les millions d'Allemands qui criaient : « *il est grand !* » Si les gens ont un mauvais discours intérieur, le monde qui les entoure sera construit sur cela.

Lorsque, jeune avocat, je défendais des gens de la clandestinité, je m'adressais à des juges en toges qui représentaient le régime, mais qui avaient en eux une bonne narration. Je pense que nombre des membres du parti communiste de l'époque étaient déjà porteurs de cela. C'est ce qui a permis de faire une révolution sans révolution.

Cela a-t-il facilité votre travail d'avocat avant 1989 ?

Mon travail d'avocat sous le régime communiste était à la fois très difficile et très facile car cette époque nous a donné une énergie fantastique, qui nous a conduits jusqu'à 1989. J'ai un jour défendu quatre ouvriers qui avaient imprimé dans leur cave des poèmes de Rilke et de Miłosz. Peut-on imaginer aujourd'hui qu'un mécanicien d'autobus paierait de sa liberté la volonté d'imprimer des poèmes de Rilke ? Jamais dans l'histoire de mon pays il n'y eut autant de solidarité entre ouvriers, artisans, intellectuels, et même juges. Je simplifie, bien sûr, mais il faut savoir que le changement est venu de cette énergie positive à l'intérieur des gens.

Pourquoi cette énergie aurait-elle disparu ? Il reste beaucoup à bâtir.

Si je savais pourquoi... Je vais essayer de le démêler. Il me semble qu'une atomisation des personnalités a eu lieu. Depuis 1989, l'espace social et culturel a été le lieu d'efforts gigantesques. Les jeunes médecins ont dû ouvrir leurs cabinets, les hommes d'affaires leurs bureaux, les avocats leurs études, des médias indépendants ont dû être créés. Les jeunes ont dû faire un apprentissage forcé des langues étrangères. Les assemblées locales fonctionnent, alors qu'elles n'existaient pas auparavant. Ce fut un labeur inimaginable pour devenir un pays moderne. Lorsqu'on regarde les résultats économiques, c'est un vrai phénomène.

Ce phénomène fut possible parce que les gens portaient en eux la normalité. C'est-à-dire que la culture non officielle avait survécu dans les familles, sur

les lieux de travail, dans les petites communautés. Nos liens avec l'histoire n'avaient été que suspendus. Il fallait reconstruire ce qui avait été, puis détruit. Après le choc, je pense que nous sommes maintenant parvenus à un point de lassitude.

Cette lassitude est-elle également perceptible dans le champ de la culture ?

Lorsque j'étais étudiant, l'un de mes cours à l'université était intitulé « la théorie de la connaissance de Marx ». Je ne regrette pas d'avoir étudié ce sujet. En utilisant le langage du mauvais passé, je dirais qu'aujourd'hui, dans mon pays, la superstructure – les idées, la culture, la politique – est très en retrait par rapport à l'infrastructure. La culture polonaise était bien plus intéressante à l'époque du réalisme socialiste. Comme le disait Kieślowski, pour que les choses aillent bien dans la culture, peut-être faut-il qu'elles aillent mal dans la vie. La censure faisait qu'au cinéma, il fallait jeter un autre regard sur la vérité, par des voies détournées. De manière métaphorique, réflexive.

La libération polonaise est en outre allée de pair avec la gigantesque révolution des médias et des télécommunications dans les années 1990. Nous sommes entrés dans une nouvelle réalité, non seulement celle de la liberté, mais aussi celle de la civilisation technologique. Il a fallu s'emparer de ces deux éléments, c'est-à-dire à la fois construire un pays nouveau et entrer dans cette civilisation de communication de masse. Il a fallu bouger avec tout ça et cette course à l'organisation du « neuf » a entraîné un béhaviorisme social total. Nous sommes en permanence sollicités de tous côtés. C'est très difficile. Je le répète, en ce qui concerne les relations humaines, je ne me sens pas à l'aise.

La Pologne traverse à mon avis une période de perte de substance. Les plus sensibles, les plus entreprenants, les plus intéressants quittent le pays. Du point de vue de l'éthique, l'évolution est négative. Il y a trop de luttes, trop d'égoïsmes, trop d'individualisme au mauvais sens du terme. La vie politique aussi a atteint un niveau très bas. Trop de jeux, trop de mauvaise foi. C'est bien sûr une sinusoïde. C'est l'effet des quinze dernières années. Tout cela passera. Il y a en plus de très grandes différences entre les générations. C'est très curieux. Les 18-25 ans diffèrent énormément de la génération des 30-40 ans.

En quoi consistent ces différences ?

Elles sont à l'avantage des jeunes. Ils sont comme une lumière dans le tunnel. À la génération qui avait entre vingt et trente ans dans les années 1990, on a dit : « *cours, organise-toi, tout dépend de toi, sois le plus fort !* ». Tous les moyens étaient permis. Cette génération des quadragénaires est terriblement à plaindre. Ils ont dû organiser leur vie dans des circonstances difficiles. Ils ont un pied ici, et l'autre là. Ce à quoi ressemblera l'avenir dépendra largement du positionnement des plus jeunes, de leur créativité. Ce qui signifie aussi que les « ingénieurs de l'âme » d'aujourd'hui – ceux qui détiennent les moyens contemporains de l'influence, qui écrivent et parlent dans les médias, qui réalisent des films – ont une énorme responsabilité.

Je ne critique pas, j'essaie de comprendre. Parce que cette crise culturelle n'est pas spécifique à la Pologne, c'est un problème européen, voire plus large. Mais en Pologne, cela se démultiplie ; tout est très condensé car le rythme des transformations est expéditif. Il faut un peu ralentir, vraiment.

Je dois encore dire une chose. Je voudrais me faire bien comprendre. En Pologne, l'Eglise a joué un rôle immense dans la conquête de la liberté. Elle soutenait les persécutés, elle s'efforçait de protéger les droits humains les plus importants, d'indiquer la route – c'était une maison pour tous. Mais elle a aujourd'hui perdu le contact avec son temps. J'ai l'impression que nous ne l'entendons plus parler de Dieu, mais plutôt de qui se situe du côté du bien et qui du côté du mal.

Faut-il transmettre l'expérience du communisme à la jeune génération ?

On la transmet. On transmet une description du système. On en expose les crimes. Les méthodes de fonctionnement. Par contre, personne ne s'attache à expliquer comment il a été possible que dans cet espace horrible ait pu survenir une aussi belle chose qu'août 1980. Pourquoi les Polonais ont-ils réussi, pour la première fois, à ne pas monter sur des barricades mais à lutter à la force de l'âme ? Pourquoi ne sommes-nous pas capables de dire ouvertement que les ouvriers d'août 1980, et ces dix millions de membres de Solidarité, étaient une union de christianisme, de socialisme et d'immense volonté de parvenir à la liberté. La combinaison de ces trois éléments théoriquement inconciliables a été décisive.

L'histoire de la Pologne entre 1945 et 1989 n'est pas encore étudiée de manière objective. Dans les premières années, le pays a été envahi par les Soviétiques. Mais le système social a fini par être en grande partie accepté par la population. Il y eut la réforme agraire. Avant guerre, beaucoup des habitants de la campagne ne savaient ni lire ni écrire. Tout cela est très compliqué. Je pense que la génération des vingt ans comprendra mieux. Mais celle des quadras ne voit les choses qu'en noir et blanc.

En réalité, le système n'a pas été vaincu seulement par l'opposition et par l'Eglise, mais aussi avec le soutien de certains représentants du parti communiste. Cela aurait été impossible autrement. Mais ce n'est pas encore le moment d'en parler officiellement. D'où les luttes actuelles en Pologne. Chacun veut gouverner les esprits, présenter l'histoire à sa manière. C'est une chose désagréable, parce que l'expérience polonaise aurait pu constituer une troisième voie – non seulement pour la Pologne mais aussi pour l'Europe. On a malheureusement manqué le coche.

Il ne s'agit peut-être pas d'un ratage définitif...

Non, mais il sera difficile d'infléchir certaines situations mentales. La Pologne contemporaine relève de ce que Max Weber appelait une crise de développement. Karol Wojtyła était une personnalité-phénomène. Croyants et incroyants voyaient en lui un homme brave et extraordinaire. Après lui, des gens d'une bien moindre stature sont devenus les dirigeants de l'Eglise polonaise – des épigones, parfois des opportunistes. Des gens qui se sentent concernés par le pouvoir et non par le sens, l'essence. C'est bien l'effet d'une certaine crise de croissance, le résultat d'un renforcement de la structure de l'Eglise.

Cette crise se manifeste dans de nombreux domaines mais, je le redis, je crois que la génération des vingt ans et moins finira par en sortir et permettre un retour à l'équilibre. Cette génération a plus de temps pour réfléchir ; l'espace autour d'elle est déjà construit : elle vit dans un autre environnement, polonais et européen. Et elle est consciente d'avoir devant elle une génération fatiguée. Cela me fait de la peine de voir en Pologne des quadras qui ont déjà l'air de vieux. Cela se voit sur les visages. Cela se voit aux têtes chauves, aux joues transpirantes, aux costumes élimés. A côté d'eux, nous étions au même âge des enfants pleins de rêves.

À quoi rêviez-vous ?

J'avais d'abord un sentiment de liberté intérieure total. Pour moi, le modèle d'espace métaphysique a été Simone Weil, parce qu'elle rend d'une manière paradoxale ce qu'a été la voie polonaise. Juive orthodoxe devenue communiste, puis une des plus grandes mystiques et adoratrices du Christ, mais qui ne se rendit jamais à l'église.

Je suis parvenu à elle par une voie très détournée. J'ai d'abord été fasciné par Albert Camus, sans jamais me soucier de ce qu'il était athée. « *Qui n'accepte pas les grands mystères devra cesser d'étudier la science* » a d'ailleurs écrit Camus dans l'une de ses dernières lettres à un ami. Ayant cette fascination pour lui, en particulier pour *La Chute*, j'ai appris par hasard qu'il avait découvert les écrits de Simone Weil. Puis j'ai lu Czesław Miłosz, qui raconte la rencontre entre Albert Camus et la mère de Simone Weil, chez elle. Camus lui demande si elle a lu les cahiers de sa fille. La mère de Simone Weil le regarde et lui demande : « *Monsieur, votre maman lisait-elle vos livres ?* » « *Madame, ma maman ne savait pas lire* », répond Camus.

Weil a laissé en manuscrits des piles de cahiers. Deux femmes ont écrit de la sorte : Catherine de Sienne et Simone Weil. Simone Weil était une sorte de communiste et Sainte Catherine était une fille de teinturier qui, bien que ne connaissant pas le latin, laissa derrière elle une œuvre mystique considérable. Personne n'a écrit sur Dieu comme ces deux femmes.

Vous évoquez un relâchement du sens de la communauté. Ne pensez-vous pas néanmoins que dans l'ouverture de l'espace, dans les migrations, se tissent des liens à une autre échelle, non plus nationale, mais européenne ?

Je pense que ce phénomène de migration est une très bonne chose. A longue échéance, cela donnera de très bons résultats.

Et à court terme ?

Aussi. Pour l'instant, nous en payons un prix élevé. L'ouverture, la connaissance d'autres lieux et d'autres coutumes, tout ceci est très bien. Mais cela appauvrit aussi la Pologne, parce que je crois que ce sont les meilleurs qui

partent, les plus audacieux, les mieux formés, les mieux organisés. Pour moi c'est mauvais, parce que j'ai l'impression que partent ceux avec qui je m'entends le mieux.

Je vais vous raconter, à ce propos, une histoire. J'ai participé à un Congrès consacré à la création d'un code européen de la famille. Bien sûr, en Pologne certains s'y opposent. Mais pourquoi ce Congrès s'est-il tenu ? C'est – et cela a été un choc pour moi – parce que 17 ou 18% des mariages en Europe sont contractés entre étrangers : un Espagnol et une Anglaise, un Suédois et une Polonaise, etc. C'est un phénomène qui prend son essor hors de toute structure. En prendre conscience fut l'une des informations les plus éclairantes sur l'avenir.

J'ai pour ma part toujours pensé un peu différemment de mes camarades d'école parce que ma grand-mère était 100% anglaise. Ses parents l'avaient confiée à un internat pour jeunes filles de bonne famille à Budapest, où elle fit connaissance d'une aristocrate polonaise qui l'invita en vacances dans ce qui est aujourd'hui l'Ukraine. Elle rencontra lors d'un bal mon grand-père, un jeune veuf, et ne revint plus en Angleterre. Elle mit au monde six enfants. En 1914, elle embarqua tout son petit monde dans un train et gagna Hoek van Holland afin de prendre un bateau pour l'Angleterre. À l'arrivée, mon grand-père apprit que la Première Guerre mondiale venait d'éclater, et ils repartirent dans l'autre sens. Je pense que si cet événement s'était produit trois jours plus tard, je serais né en Angleterre. Et c'est pourquoi toutes ces questions d'identité m'apparaissent si fluides.

Malheureusement la moitié de ces mariages mixtes se délite. Lorsqu'une Polonaise et un Suédois vivent à Londres avec des enfants, des problèmes de droits parentaux se posent en cas de divorce. C'est la raison pour laquelle on a voulu écrire un code européen de la famille. Il faut définir un droit commun qui règle tout ça.

Ces mariages binationaux ne sont donc pas un si grand succès ?

Au contraire, ils donnent des enfants d'une nouvelle qualité. De nouveaux récits. Mais ces récits ne deviennent positifs qu'à la condition que nous sachions qui nous sommes, et d'où nous venons. Je suis sûr de ça car j'ai beaucoup observé les enfants de mes amis diplomates. Certaines histoires de déracinement tournent au tragique – il ne faut absolument pas oublier cela en créant notre communauté européenne.

Mais quoi qu'il en soit, ces mélanges et ces migrations apportent de grands changements culturels. Les politiques peuvent bien parler, la réalité est plus forte.

Venons-en à votre seconde activité, celle de scénariste et de réalisateur : quels personnages, quels lieux, quelle histoire inventeriez-vous si vous deviez imaginer un scénario de film sur l'Europe ?

J'ai déjà fait un film de ce genre, le triptyque *Liberté, Égalité, Fraternité*, avec Kieślowski, justement après la chute du Mur de Berlin. Souvenez-vous que le film *Bleu*, c'est-à-dire *Liberté*, se termine avec une œuvre musicale de Zbigniew Preisner intitulée *Ode à l'union de l'Europe*, où nous chantons l'épître de Saint Pierre *Hymne à l'amour*. L'action du film *Liberté* se déroule à Paris, *Égalité* en Pologne, et *Fraternité* à Genève mais ça, c'est un hasard.

Existe-t-il pour vous une géographie symbolique européenne ?

Je calcule toujours de sorte à décrire différents concepts liés à notre espace de civilisation, sans jamais faire de référence à un système religieux donné, mais en construisant plutôt des archétypes. Ainsi, *Liberté, Égalité, Fraternité*, ce furent Paris, Varsovie et Genève. J'ai aussi fait *Le Ciel et l'Enfer*. Le ciel, c'était la Toscane et Turin. Et j'ai situé l'enfer à Paris. J'y ai décrit d'abominables relations matrimoniales.

Je veille généralement à ce qu'il y ait une vraisemblance psychologique dans chaque lieu. Pour parler en raccourci, il est impossible d'imaginer de sauter du deuxième étage et de repartir en courant. Je suis vigilant à la crédibilité psychologique d'un tel saut. *L'Enfer* a été mis en scène par un jeune homme fantastique, Danis Tanović, un Bosniaque. Lorsque j'ai vu ce film, il m'a semblé être dans une rue de Paris, tellement le tout était merveilleusement saisi.

Je réalise actuellement un triptyque : *La Foi, l'Espérance et l'Amour*. J'ai terminé *L'Espérance* en Pologne, avec un jeune metteur en scène polonais qui vit à Berlin. Je compte commencer *La Foi* cette année, et je la situerai entre la Pologne et l'Allemagne. Mon instinct me dit qu'il faut faire ainsi : mélanger, parce que c'est la réalité présente.

Vous avez dit que *Fraternité* se passait, par hasard, en Suisse. Pourquoi ?

J'ai vécu un certain temps à Genève. J'ai toujours été fasciné par le fait que des gens qui ne se parlent pas puissent tout savoir les uns des autres. Qu'ils s'observent mutuellement. Puisque le scénario portait justement sur ce genre de situation, où un juge écoute ses voisins, l'endroit était finalement bien choisi pour un film sur le contrôle réciproque.

Je suis chaque année en Suisse et je pense que ce pays change en mieux. Je dirais que les Suisses s'europanisent en même temps que l'Europe s'helvétise...

***Bleu, Blanc, Rouge* : pensez-vous ce triptyque en référence au contexte européen ou bien comme un ensemble de valeurs universelles ?**

Pour moi, ces concepts ne sont pas tant français que liés à l'unification de la civilisation. Mais ils ont servi à une certaine lutte, à une Révolution. J'ai voulu les utiliser comme des couleurs archétypales. Ce n'est pas un hasard si j'ai écrit ce scénario en 1989, car je me doutais que ces mots reviendraient sans cesse. Comme nous le savons, Robespierre a tout fait par amour, pour notre bonheur – ce qui permet de dire que tout ceci est très compliqué. Nos expériences polonaises montrent que les gens ne souhaitent pas tant être libres que souverains. Etant souverains, ils prennent quantité de décisions qui les entravent.

Vous avez un troisième métier, celui d'homme politique...

Je ne suis pas un homme politique. Je n'appartiens à aucun parti. Je suis simplement un avocat qui s'est trouvé très près des gens de la clandestinité et de Solidarité pendant l'État de siège, et à qui on a proposé en 1989 d'entrer au Sénat. J'en suis à mon cinquième mandat. Je m'occupe de questions juridiques. J'ai reçu plusieurs propositions de postes ministériels, mais je ne les ai jamais acceptées car je pense ne pas être fait pour cela. J'admire d'ailleurs ceux qui se sentent capables de s'asseoir dans ces fauteuils pour gouverner. Je travaille quant à moi sur des questions de droit. C'est à ça que sert un Sénat.

Comment voyez-vous l'avenir de la Pologne en Europe ?

La raison d'Etat polonaise devrait consister à tout faire pour approfondir et consolider l'unification européenne. Il n'y a pas d'autre lieu en Europe où l'on doive davantage chérir ce grand projet qu'est l'Union européenne. Il n'y a pas d'autre lieu en Europe où l'on doive autant percevoir la beauté de cette idée et les chances qui en découlent. C'est ici en Pologne que se trouve Auschwitz.

Que doivent faire les Polonais ? Ils devraient avoir en eux-mêmes, dans le cadre de l'Union, une dose immense d'empathie, c'est-à-dire de compréhension de l'autre. Ils ne devraient pas se contenter de demander qu'on les comprenne, mais également se rappeler leur histoire, celle d'un pays qui a été le laboratoire de deux totalitarismes, et raconter comment la Pologne a réussi à sortir de cette structure infernale. Et ils devraient cesser de faire semblant d'être eux-mêmes. Ça, vraiment, c'est inutile.